

Un *black dog* difficilement muselé

Tout au long de sa vie, Churchill est victime de dépressions intenses, en particulier lors de ses périodes de désœuvrement politique, un mal qu'il tentera de combattre par la peinture et l'écriture de ses Mémoires. **PAR PHILIPPE CHASSAIGNE**



En 1911, Churchill, dans une lettre à Clementine, son épouse, évoque une parente qu'un médecin allemand a guérie de sa dépression: «Je pense que cet homme pourrait m'être utile – si mon “chien noir” [*black dog*] revient. Il semble être loin de moi pour l'instant – quel soulagement». C'est la seule allusion, dans tous ses écrits, à sa propension à des accès de dépression qui, pourtant, a fait couler beaucoup d'encre. Churchill n'est pas l'inventeur de l'expression *black dog*, on la rencontre dès le XVIII^e siècle pour désigner, chez les enfants, des accès de

mauvaise humeur. On peut comprendre que, dès sa jeunesse, Winston ait connu des moments difficiles... Son père, Randolph Churchill, ne faisait pas grand cas de lui et le tenait pour un être faible et à l'intelligence limitée. Winston passa donc le plus clair de son existence à se hisser à la hauteur de ce qu'il pensait être les attentes de ce père décédé prématurément en 1895. Sa mère, Jenny Jerome, fille d'un milliardaire américain, était mondaine et distante. Dans plus d'une lettre, Churchill mendie quelque tendresse. Cette fragilité interne ne pouvait que se manifester au grand jour dans des moments de crise, c'est-à-dire, pour quelqu'un d'aussi porté vers l'action, lors de revers ou de périodes d'inactivité.

Il semble que la première manifestation de cette tendance dépressive survint lorsqu'il était ministre de l'Intérieur (1910-1911), en comprenant qu'il disposait du droit de grâce sur les condamnés à mort: la grâce est accordée par le souverain, mais il ne fait que suivre l'avis du *Home Secretary*. Le poids de cette responsabilité le plongea dans un abattement profond, auquel la lettre évoquée ci-dessus fait allusion.

L'hypothèse de la bipolarité remise en question

Son renvoi de l'Amirauté en mai 1915, à la suite de l'échec de l'opération de Gallipoli, constitue une épreuve bien plus grande. Recasé au poste de chancelier du duché de Lancastre, il pense – comme bien d'autres autour de lui – que sa carrière est terminée. Comme le dira plus tard Clementine à Martin Gilbert, un de ses biographes, «j'ai cru qu'il allait mourir de chagrin». Il part alors combattre sur le front français, et vaillamment: il a toujours aimé l'odeur de la poudre. Mais il trouve une autre consolation, plus méditative, dans la peinture qui, dit-il, lui «absorbe l'esprit». Il reprend néanmoins rapidement du service politique, en exerçant tour à tour les fonctions de ministre des Munitions (1917-1919), puis de la Guerre et de l'Aviation (1919-1921) et, enfin, des Colonies (1921-1922) avant d'être battu aux législatives d'octobre.

De nouveau déprimé car désœuvré, il trouve du réconfort sur la Côte d'Azur,

où il peint et rédige ses Mémoires de jeunesse. Sa carrière politique va cependant rapidement redémarrer.

L'autre grand moment de dépression dans sa vie est bien évidemment la période qui suit sa défaite électorale de juillet 1945, qu'il prend comme un désaveu personnel. Son médecin, Lord Moran, décrit dans ses Mémoires ses conversations d'alors avec un Churchill abattu, que son nouveau rôle de chef de l'opposition ne satisfait pas. D'ailleurs, il fréquente moins la Chambre des communes. Il est insupportable avec son épouse et va trouver, de nouveau, une porte de sortie dans des séjours au soleil, Pays basque, Côte d'Azur, Italie. Il peint et rédige ses *Mémoires sur la Seconde Guerre mondiale*, qui lui rapportent une fortune en droits d'auteur. Et puis, l'ancien Premier ministre est un conférencier écouté pour analyser les problèmes d'un monde où la guerre froide se met en place: on lui doit l'expression «rideau de fer», employée lors d'un discours en 1946. Son retour au pouvoir en 1951 lui rend son énergie, qu'il déploie essentiellement sur la scène internationale. Il finit néanmoins par comprendre que ses «amis» du parti conservateur n'attendent que son départ. Il cesse alors de lire les journaux, reste de longs moments perdu dans ses pensées; n'oublions pas non plus la détérioration de sa santé physique. Mais il s'en tire en organisant le grand dîner au 10, Downing Street en l'honneur du couple royal au soir du 4 avril 1955, veille de sa démission.

Dans une étude publiée en 1969, le psychiatre Anthony Storr a catalogué Churchill comme souffrant de tendances dépressives voire, dirions-nous aujourd'hui, de troubles bipolaires. Il leur trouve une origine atavique – ce serait une pathologie récurrente dans sa famille depuis des générations – et y voit le contrepoint à l'ambition de Churchill et à son hyperactivité, celui-ci oscillant tel un pendule entre ces deux extrêmes. Néanmoins, le diagnostic a maintenant été remis en question, en relativisant la profondeur des périodes de dépression et en les expliquant par la gravité des revers de fortune subis, bref, en faisant de Churchill un «grand homme» presque normal.

